

# *Libretto*



THOMAS RAIN CROWE

MA VIE  
DANS LES APPALACHES

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
MATHIAS DE BREYNE

*Libretto*

Titre original :  
*Zoro's Field. My life in the Appalachian Woods*

© Thomas Rain Crowe, 2005

© Libella, Paris, 2013 pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-181-5

Thomas Rain Crowe est né en 1949 à Tuckaseegee en Caroline du Nord. Il est poète, éditeur et traducteur, et l'auteur d'une dizaine de livres. Dans les années 1970, il vit quelque temps en France, puis à San Francisco où il fréquente les plus grands auteurs de la Beat Generation. Il a publié des anthologies de poètes irlandais, écossais et bretons mondialement reconnus et a traduit les œuvres du poète persan Hafez. En 2005, il publie *Ma vie dans les Appalaches* (Phébus, 2013), livre culte aux États-Unis au même titre que *Walden ou La Vie dans les bois*, de Thoreau.



*Ne suivez pas le chemin, allez plutôt  
là où il n'y en a pas et tracez une voie.*

RALPH WALDO EMERSON

*Deux chemins bifurquaient dans un bois, et moi –  
j'ai pris le moins fréquenté,  
c'est ce qui a fait toute la différence.*

ROBERT FROST,  
«Le chemin pas emprunté»



*À Zoro Guice et Gelolo McHugh*



## DE RETOUR

*Il est temps de m'élancer à nouveau, et de me rendre  
à Innisfree,  
Et d'y construire une petite cabane en torchis ;  
Neuf rangées de haricots, des abeilles et leur ruche me  
tiendront compagnie,  
Et je vivrai seul dans la clairière bourdonnante  
d'abeilles.*

WILLIAM BUTLER YEATS,  
«L'île du lac d'Innisfree»

Assis sur sa véranda, Zoro Guice, véritable légende locale et sage de la montagne, contemplant les collines surplombant les gorges de la Green River, là où sa famille avait cultivé la terre et affronté les éléments depuis des générations. Il s'est alors tourné vers moi et a dit : «La meilleure façon pour étudier la vie, la nature et ces montagnes, c'est d'aller dans les bois, de se poser à un endroit et de laisser la nature et la connaissance venir à soi. L'homme n'a pas besoin de se mettre en quête de Dieu ou de réponses. Pourquoi se mettre en quête de quelque chose qu'on ne peut trouver ? Tout ce dont on a besoin, c'est d'un peu de patience. Si un homme part dans les bois et qu'il se contente de rester à un même endroit suffisamment longtemps, il verra tôt ou tard défiler devant ses yeux, telle une parade, la nature dans son entier et tout ce qu'il doit savoir.»

Suivant les conseils de Zoro, j'ai donc pris racine dans cette petite cabane, en bordure du potager de la vieille

ferme de sa famille, et j'ai observé la nature, ses variations saisonnières et sa vie sauvage ; tout cela a défilé sous mes yeux à la manière des chapitres d'un livre, celui contant ces années passées dans la solitude de l'écrivain à l'extrême lisière du monde civilisé. Et c'est ici que je demeure.

Cet endroit de la forêt où je vis est une partie de ce qui a été jadis une ferme montagnarde. Située près de la ville de Saluda dans le comté de Polk, elle a été construite puis exploitée pendant plusieurs générations par la famille Guice, qui avait émigré d'Allemagne aux États-Unis, puis s'était rendue de New York jusqu'aux Appalaches, à pied et dans des charrettes à bœufs, pour finalement s'installer dans une communauté informelle irlando-écossaise, sur les hauteurs de la Green River, non loin de la route historique des convoyeurs de bestiaux ; une route qui reliait le Tennessee à la côte Atlantique et traversait la Green River à gué, un peu plus au nord d'ici, où le grand-père de Zoro, Peter Guice, a construit le premier pont – aujourd'hui l'immense pont de la Green River porte son nom.

Jamais je n'avais prévu de venir dans cet endroit. Cela résulte plutôt d'un heureux hasard – d'une aventure pour rire qui a abouti à quelque chose de plus fort, de plus irrésistible et profond. Joseph Campbell appelait cela suivre la voie de la félicité – je me suis ainsi laissé guider jusque sur la cime d'une montagne, à proximité d'une ferme et d'une petite clairière entourée de tulipiers et de pins. Je suis là depuis un peu plus de trois ans maintenant, et je m'assure une existence en grattant la terre qui a nourri autrefois la famille de Zoro Guice, en leur donnant rhubarbe, feuilles de moutarde, pommes de terre irlandaises et haricots verts.

Ces années d'hibernation, coupé de l'humanité, m'ont convaincu de la nécessité de rentrer chez soi. Que ce chez-soi soit, littéralement, l'endroit dont nous sommes originaires, ou celui où se situe le territoire de notre imagination.

Il faut y retourner comme de « nouveaux natifs » et se mettre au travail. Au « travail authentique », comme dirait Gary Snyder, mon ami et mentor californien. Un travail qui couvre les mains et l'esprit d'ampoules puis de légers cals, et qu'on s'efforce d'effectuer dans une relation de réciprocité équilibrée et harmonieuse avec les autochtones et la terre. Un travail recueilli et référencé dans les bibliothèques des vies de nos aînés, femmes et hommes, qui ont vécu longtemps au même endroit, apprenant, puis appliquant le savoir acquis à une vie agraire et basée sur la nature. Un savoir enseigné et appris, protégé et transmis de génération en génération, comme faisant partie d'une culture en voie de disparition – et dont des éléments me sont à présent transmis, alors que je me bats de bonne grâce, émerveillé par la vie en autarcie et devenant un *primitif du futur* : quelqu'un qui a laissé la technoculture dominante derrière lui pour revenir à la terre.

Je suis rentré chez moi. Je suis retourné aux essences rurales de mon enfance – là où mes amis étaient des fils de fermiers ou des ouvriers cultivant de grands jardins, là où j'ai grandi au milieu des champs de tabac et des carrés de pommes de terre, où j'ai cueilli des haricots, ébarbé le maïs et suis allé chercher de l'eau à la source. Je suis rentré dans les régions montagneuses et rurales de l'ouest de la Caroline du Nord où tout m'est familier et où j'écris aujourd'hui.

Je vivais dans le nord de la Californie et travaillais dans une ferme montagnarde sur les contreforts de la Sierra lorsque j'ai pris la décision de retourner dans l'Est, dans les montagnes de mon enfance, où j'avais passé beaucoup de temps quand j'étais étudiant. Dans ces années-là, je m'étais rendu dans le comté de Polk à la recherche d'un pont mythique construit sur la Green River, entre deux montagnes. J'avais fini par me perdre et avais atterri dans la

cour d'une ferme où un vieux montagnard du nom de Walt Johnson vivait avec son chien Mac. J'avais sympathisé avec lui, et plus tard il m'a présenté au docteur Gelolo McHugh qui avait racheté la ferme des Guice et qui, pendant plus de vingt ans, lors de longs séjours passés l'été avec sa famille, l'avait restaurée en vue de sa retraite. Le docteur McHugh, qui était, et est encore, un psychologue de renom, m'a pris en affection, et chaque fois que je partais en escapade à Saluda et dans le bassin de la Green River je passais du temps avec lui.

À la fin de mes études, j'ai vécu un an en France, où j'ai travaillé comme jardinier dans un couvent, puis un an dans une grande ferme de l'Indiana, où j'ai été ouvrier agricole ; après la mort de Walt, le docteur McHugh m'a écrit pour me dire que je pouvais venir vivre dans la petite cabane de notre ami en bordure de son champ. À cette époque-là, je n'étais pas prêt à quitter la côte ouest où j'étais totalement investi dans des mouvements tant littéraires qu'écologiques. Quand je me suis enfin senti disposé à le faire, la cabane et le champ m'attendaient. «Mac», comme le surnomment tous ses proches (surnom qu'avait affectueusement repris Walt pour le donner à son chien, un chien de chasse plein d'élan), était devenu, pendant mes années d'étudiant, comme un père pour moi, un professeur et un ami aussi, constituant ainsi le fondement de la relation que nous avons aujourd'hui – qui s'apparente à celle ayant existé entre Emerson et Thoreau, puisque Mac possède la terre sur laquelle est située ma cabane et qu'il fait figure pour moi de sage, de mentor et de mécène. En un mot, Mac est mon Emerson. Sans sa générosité, sa patience et son évidente bienveillance, je ne serais pas là. Comme je vis en autarcie et que je n'ai pas de loyer à payer, j'ai pu prolonger cette vie marginale, apprendre et vivre des fruits de mon labeur et de la nature

qui m'entoure, et écrire – tout comme le fit Thoreau à l'étang de Walden.

Penser à Emerson me remémore le temps où, jeune garçon, j'avais lu ce passage d'un de ses essais : « Ne fais pas de longs discours, ne crie pas sur les toits les titres des ouvrages que tu as lus. Dis-moi avec les tripes ce que tu as vécu dans ta vie. » Ces mots sont restés gravés en moi depuis et ont particulièrement résonné quand je me suis efforcé avec un crayon et un stylo de décrire les pensées et les expériences que j'ai eues ici, dans les bois.

Les idées d'Emerson reviennent agréablement me hanter depuis quelque temps, alors que, appuyé sur ma houe, je fais une pause dans mon potager, ou que je prépare un feu pour cuire mon dîner, et je me demande si ce ne sont pas ces mêmes phrases qui ont conduit Thoreau dans les bois. En ce sens, Emerson a été une source d'inspiration pour nous deux, un déclic – un flambeau et une main tendue pour Thoreau durant les deux années qu'il a passées au bord de l'étang de Walden ; un guide et une muse pendant toute cette période où j'ai travaillé et dormi dans ma cabane, en bordure du champ de Zoro. En vue de compléter ce que Thoreau a vécu il y a cent cinquante ans, je veux déplacer son expérience physique, la dureté de son travail et ses réflexions au plus profond du cœur et de l'âme de la forêt... au milieu des grands arbres et des braillements obscurs de la nature et de l'esprit humain. Mon objectif est de vivre au moins deux fois plus longtemps qu'il ne l'a fait au bord de l'étang et de me donner une occasion réaliste de pousser un peu plus loin l'expérience de *Walden* et d'une vie de relative réclusion – deux cycles saisonniers entiers, plongé encore plus profondément dans une vie simple et autarcique pour découvrir l'âme de la nature sauvage. Pour trouver par moi-même le sentier menant à un sentiment accru de confiance en soi, avec l'espoir de remplacer une peur psychologique,

urbaine et artificielle, par une disposition à la familiarité et à la sérénité fondées sur le sens commun. Par « familiarité » j'entends le fait de m'accepter, de me connaître et de me surpasser dans un environnement naturel où je suis vraiment et profondément conscient de ce qui m'entoure. Les prémices d'une telle idéologie consistent à vivre longtemps en un même endroit et à bien le connaître.

Après des années d'errance aux États-Unis et en Europe, je suis donc de retour dans les bois, où je vis le long de la Green River, près du grand confluent de granite connu sous le nom de « Blue Wall », le mur bleu, et de la frontière de la Caroline du Nord et de la Caroline du Sud. Depuis presque quatre ans maintenant, grâce au toit qui m'est offert, à ce petit poêle à bois et à une terre arable en assez grande quantité, je suis ici chez moi.

Mon année physique a consisté tout d'abord, pendant neuf mois, à travailler la terre de mes mains. À semer des graines. À organiser une vie sauvage/domestique en un petit écosystème qui assure ma subsistance et me sert de lieu de vie. À récolter et à mettre de côté pour l'hiver de la nourriture et du bois de chauffage. Vivre dans la nature exige ce travail de mars à novembre.

À l'arrivée du froid, à la fin de l'automne, je suis plus que prêt pour les trois mois de dur labeur qui m'attendent dans l'enfermement de ma cabane et de mon intellect – des mois propices à la lecture, à l'écriture, à la réflexion (ce que les montagnards appellent « étudier ») et à la marche dans les bois pour laisser les idées prendre forme, comme la lie dans une vieille cruche remplie de scuppernong. Et pour permettre aussi à la gravité mentale de m'apporter le repos par une compréhension sereine des choses. Les mois d'hiver sont une porte ouverte à l'exploration du monde sauvage de l'image, de la symbolique et de la métaphore, ainsi qu'à celle de la genèse du discours imaginaire ; c'est l'occasion

de se lancer dans des recherches sur ce que mes amis che-rokees appellent le Grand Mystère.

Puis, à l'apparition des premiers bourgeons vert et rouge sur les arbres et les plantes, fin mars – le travail cérébral m'ayant épuisé, et mon corps exigeant exercice et attention –, je sors de ma tanière, une houe à la main. Attiré par la terre. « Des poèmes sur le manche de la houe... » m'a récemment écrit mon ami Jack Hirschman de San Francisco, faisant référence à de nouveaux poèmes que je lui avais envoyés, écrits dans les bois, des poèmes reflétant une voix qui a trouvé sa propre sagesse dans le cycle annuel des neuf-et-trois mois, où le corps et l'intellect peuvent vivre librement et simplement au rythme de la nature. Une chorégraphie de la mémoire que mon corps et mon esprit interprètent ici, dans la forêt sauvage du comté de Polk et son monde de silence souterrain qui n'est pas uniquement familier mais héréditaire ; qui est lyrique, et chant.

Assis ici, à écrire ces mots, j'ai l'impression d'être là depuis toujours – ainsi le temps s'est arrêté pour moi ces trois dernières années, s'étirant pour aller à la rencontre des saisons, l'une après l'autre, jusqu'à ce que la vie en devienne presque éternelle et que tout semble fusionner en une espèce de grande horloge qu'on n'a pas besoin de remonter. Une horloge qui ne tictaque jamais, quoique les aiguilles continuent de tourner. Aujourd'hui les années me paraissent plus proches de ce qu'étaient les jours quand je vivais dans le monde des machines et du commerce, aujourd'hui les jours se dilatent calmement et lentement en douces années. Le rythme de la nature s'est imposé à la vie, la course de voiture s'est ralentie, pour devenir randonnée. La vitesse a fait place à un murmure dans le vent. Quelle différence ! Quel changement induit dans ma vision générale des choses et mon état d'esprit !

Ici, le cerf et la colombe vivent leur vie au même rythme.

La proximité de l'autre ne les accable pas, ils semblent heureux de partager le même espace – leur droit à la nourriture ou à un endroit paisible pour paître et dormir ne les rend ni possessifs ni avides. En les observant, j'ai essayé de m'imprégner de leurs manières hospitalières, de leur aptitude à accepter l'autre, de leur volonté de partager. Comme nous avons à apprendre, nous autres humains, de nos voisins sauvages ! Nous pouvons tirer des leçons de tout ce qu'ils font. En cela, nous ferions mieux, souvent, d'utiliser un peu moins le côté rationnel de notre cerveau surdéveloppé et d'agir en accord avec ce que nous dicte notre mémoire cellulaire. De laisser la beauté sauvage de nos origines lointaines nous guider sur le chemin de la vie et dans le monde qui nous entoure. Voilà du moins le fruit de mes réflexions, alors que les jours passent et façonnent les saisons, alors que je poursuis le travail nécessaire, et néanmoins gratifiant, qui fait mon quotidien dans ce petit univers de verdure, de plantes et d'animaux, en bordure du champ de Zoro.

#### RENTREZ CHEZ SOI

*Rentrer chez soi, là où  
les yeux de l'hiver  
sont ceux d'un vieil homme  
proche de la mort.*

*La liberté  
rien qu'une flamme  
au sein de ces collines.*

*Là où j'ai vu un faucon voler  
très bas près d'un banc de poissons.  
Là où j'ai vu le vent  
colorer les érables, rouges.*

*Ici, la terre est aussi noire  
que le ciel est bleu.  
Aussi blanche  
que mon amour pour l'amour  
dans une poignée de neige.*

*Soleil,  
lune,  
averse.*

*Ces trois-là et le vent.  
Les angles d'un carré  
dans le fléau d'un cercle.  
Alors que je rentre.  
En haut des corniches rocheuses.  
Chez moi.*

## SOLITUDE

*Pour vivre la solitude, un homme doit se retirer aussi bien de sa chambre que de la société. Je suis tout sauf solitaire lorsque je lis et j'écris, bien qu'il n'y ait personne autour de moi. Un homme vraiment seul est un homme dont les yeux ont accès aux étoiles... Dans les bois également, un homme se desquame de son vécu, comme le serpent de sa peau, et demeure un enfant tout au long de sa vie. Dans les bois a lieu la jeunesse perpétuelle.*

RALPH WALDO EMERSON, *Nature*

Tout a commencé avec cette citation d'Emerson, extraite de *Nature*, à laquelle Thoreau fait référence dans *Walden* : « J'aime être seul. Je n'ai jamais eu un ami aussi proche que la solitude. »

Depuis mon plus jeune âge, ces mots d'Emerson et de Thoreau résonnent en moi comme un mantra doublé d'une bravade. Un défi visant à tester ma conception fort enthousiaste de la confiance en soi et de l'autosuffisance. Aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, je la mets à l'épreuve, je vis seul dans les bois, loin de ma chambre comme de la société, loin du temps et de la technologie, les yeux rivés sur les étoiles.

Comment en suis-je arrivé là, et de quelle façon ? Permettez-moi d'abord de préciser que pour vivre dans la solitude et effectuer ce que j'ai fait et continue à faire, on se doit, avant toute chose, d'être en paix avec soi-même.

Apprécier sa propre compagnie. Se sentir à l'aise loin du tumulte de la prétendue civilisation ou du brouhaha de la voix humaine. Être capable de vivre avec le solitaire qu'on est devenu, de faire corps avec le silence et de défier l'ennui, l'impatience et l'excitation constante qui vibre en dehors de soi-même. La solitude toutefois ne convient pas à tout le monde. J'ai rencontré très peu de personnes dont je pense qu'elles pourraient (voudraient) vivre comme je le fais avec le silence, mon alter ego et unique interlocuteur quand, parfois, lors d'un débat singulier et solitaire avec moi-même, les mots parviennent jusqu'à mes lèvres.

Le principal obstacle à surmonter par ceux qui souhaitent séjourner un temps, et en complète autarcie, en pleine nature est la peur de l'obscurité. De jour, lorsqu'on peut voir ses adversaires éventuels et, de ce fait, minimiser la part de l'inconnu, on se sent objectivement en mesure, le cas échéant, de battre en retraite. Mais la nuit, quand un voile noir recouvre le monde à perte de vue, la confiance s'estompe et même le plus petit son parvenant à nos oreilles est décuplé, exagéré, de sorte que notre esprit et notre imagination s'affolent, victimes d'hallucinations de complot et de malveillance. De petits rongeurs se transforment soudain en ours affamés, des mites en chauves-souris enragées, et des mouffettes fouineuses en loups prédateurs. Pour vivre seul dans la nature, on doit apprendre à apprivoiser l'obscurité et, donc, à voir dans le noir. Afin d'accommoder sa vue, il faut dans un premier temps sortir et marcher dans la nuit – d'abord à la lumière de la pleine lune, puis, progressivement, multiplier les incursions dans les bois, les jours sans clair de lune, comme le font mes voisins nocturnes : le petit duc tacheté, l'opossum, la mouffette et le raton laveur. Avec le temps et la pratique les yeux s'adaptent, la rétine se modifie, la peur s'amoin-drit, et on est alors près de triompher du sentiment d'insécurité

éprouvé dans ce monde d'opacité et d'ombres, auquel appartient cette moitié de notre vie naturellement privée de lumière.

La force intérieure, l'indépendance important, certes, pour vivre dans la solitude, mais peut-être plus encore la capacité de savoir bien écouter. D'être curieux, de se montrer insatiable face à la connaissance, de ne pas être profondément épris du son de sa propre voix.

«Un bon écrivain doit être un bon lecteur», m'a dit Mac, il y a des années de cela, avec une parfaite perception de mon manque de discipline et de concentration. Dans la même logique, une personne aspirant à la solitude, à l'indépendance, désirant être quelqu'un ayant éventuellement quelque chose à dire un jour, doit d'abord savoir écouter. Cette règle n'est jamais plus juste que lorsqu'elle s'applique à quelqu'un vivant en autarcie, seul dans les bois. Chaque synapse, terminaison nerveuse et mécanisme sensitif de notre corps, doit être en état d'alerte constant, c'est à la fois une question d'instinct de survie et de clarté d'esprit ; ainsi, avec une conscience suffisamment éveillée pour être en mesure de les recevoir, on ne ratera aucune des leçons quotidiennes offertes par la nature.

Aujourd'hui, alors que les appas économiques de la société urbaine poussent presque tout le monde vers les villes, alors que peu de gens vivent encore de manière simple ou dans la nature, le retour à la terre a pris une tournure exagérément romantique. Tenter de vivre isolément et éloigné de ses proches et de sa famille peut s'avérer, pour la mauvaise personne, être, au mieux, un exercice futile, au pire un cauchemar éveillé. Cette vie de solitaire que j'ai adoptée et qui ouvre les portes à la meilleure éducation dont on pourrait rêver s'acquiert à un prix élevé, même pour ceux qui sont en harmonie avec eux-mêmes et le silence, et capables de se bâtir une vie en pleine nature. Les étendues

sauvages ne sont pas faites pour les idéalistes, les non-initiés et les tête en l'air, le danger rôdant derrière chaque monticule et chaque coude de rivière. C'est un avertissement à ne pas prendre à la légère, et je peux aussi vous assurer que si, certains jours, la dinde et le renard semblent de parfaits compagnon, il y en a d'autres où même le plus insensible et le plus réaliste des hommes donnerait tout pour quelques mots échangés ou les bras de celle qu'il aime.

En écrivant ces mots, je me remémore un événement qui me fait sourire. J'étais là depuis peu et me rendais de nuit, par un sentier étroit de la forêt, chez un vieux célibataire qui vivait seul et avec qui je venais de sympathiser. En approchant de chez lui, j'ai entendu une voix provenant de sa cabane. Le vieil homme devait avoir de la visite, me suis-je dit, et comme je ne l'avais pas prévenu de ma visite, je m'apprêtais à rebrousser chemin. Mais ayant fait un long trajet pour venir le voir et ressentant une certaine curiosité, j'avançais quand même jusqu'au coin de la maison. À l'intérieur, la voix redoublait de puissance, tandis que le voyeur que j'étais jetait un œil par la fenêtre. Sous la lumière vive d'une ampoule de cent watts qui pendait au bout d'un fil électrique, mon ami discourait d'une voix assurée. Tout en écoutant ce qui s'apparentait davantage à un sermon qu'à une discussion de comptoir, je me suis relevé un peu afin de distinguer son interlocuteur. Je n'ai pas mis longtemps à m'apercevoir qu'il n'y avait personne d'autre dans la pièce que son vieux chien de chasse. Après avoir écouté à la dérobée l'un des plus délirants sermons, si ce n'est l'un des plus bizarres jamais prêchés dans le style baptiste du Sud, à un seul et unique auditeur canin, et ne voulant pas interrompre le vieil homme ni le rendre mal à l'aise, j'ai fait demi-tour dans le clair de lune et suis revenu sur mes pas par le même sentier.

Même si de prime abord j'avais été un peu déconcerté,

choqué même, de découvrir mon ami en train de parler tout seul, j'avais appris une leçon importante : même ceux qui vivent seuls et en autarcie toute leur vie peuvent finir par être séduits par le chant des sirènes de leur propre soliloque, répit occasionnel face au silence ineffable d'une vie vécue loin de ses semblables.

D'ailleurs, l'une des choses que j'affectionne particulièrement dans cette vie de solitude que je mène, et ce malgré les idées naïves et ascétiques concernant le silence que j'avais au départ, c'est la liberté inconsciente de parler tout seul. En ville, au milieu de la foule hypersocialisée et soumise à certains modèles comportementaux, les gens se sentent plus que coupables si on les surprend en train de soliloquer. L'expression de ceux qui les croisent met en doute leur équilibre mental. À la campagne ou en pleine nature, pourtant, on se parle tout le temps à soi-même ! Et on parle aussi aux arbres, aux oiseaux, au vent et au ciel, au monde et à la terre qu'on creuse pour semer des graines ou déterrer des légumes. Et cela de diverses manières – soliloque, conversation, chanson –, alors qu'on marche au bord de l'eau, enchaînant les trilles et les bourdonnements, imitant le chant des oiseaux, le cri du renard, la mouffette qui s'accouple. La voix de l'être humain trouve constamment de multiples façons de se libérer et de s'exprimer. Elle jaillit sans gêne aucune, naturellement, sans qu'on se sente mal à l'aise de ce qui, en d'autres circonstances, pourrait être perçu comme un comportement insensé. On se sent, au contraire, revigoré, heureux d'avoir agi ainsi.

Cependant, c'est à travers une correspondance quasi obsessionnelle que j'ai trouvé ma principale source de conversation, ces dernières années. Le facteur rural est pour moi un messager mythique, en plus d'être celui qui apporte tout simplement le courrier. En ce sens, il est un

briseur de silence, un lien avec le monde extérieur, un ami digne de confiance et vénéré. Ce n'est pas exagéré de dire que pendant toute la période où je me suis terré dans ma cabane de montagne, j'ai vécu de courrier. Les lettres sont devenues une nourriture et un stimulant nécessaires, de la même manière que mon dîner me permet de reprendre des forces la nuit venue, en vue de mon travail du lendemain. Ma correspondance, cet acte d'écriture, alimente mon corps et mon âme, rien de moins.

Quoi qu'on en dise, le cœur de l'homme (et le corps) se languit toujours du contact humain, et j'ai beau avoir une vision romantique de mon indépendance, le mien est pareil à celui des autres. Derrière mon machisme et ma bravoure, on trouve un million d'années d'un ADN qui, dans notre espèce, a eu besoin du toucher humain. Et même si, lors des longues périodes de sécheresse, les longs doigts fins des touches de ma machine à écrire sont les seuls à me toucher, si le ruban encreur de ma vieille Smith Corona est le seul à me laisser des traces de rouge à lèvres, les jours où j'ai la joie de recevoir des lettres, la caresse de mes amis éloignés est comme une accolade passionnée, un baume pour une peau intouchée.

Aujourd'hui encore je n'ai pas reçu de courrier. Cela ne fait que me rappeler combien nous sommes seuls au final. Même si nous sommes entourés de notre famille, de nos amis, même si nous sommes au milieu de la foule citadine, nous errons, au-dedans et au-dehors de l'existence, essentiellement en solitaires. Nous cheminons et progressons dans la vie, seuls, de la naissance à la mort, sur un sentier peu usé traversant les bois de notre expérience (notre karma et dharma), que personne d'autre n'a parcouru. Et ce n'est pas un idéal romantique, un amour inconditionnel, ni même toute l'affection familiale de la terre qui pourront y changer quoi que ce soit. Cependant, paradoxalement,

et grâce à notre instinct de sociabilité, nous sommes en mesure, semble-t-il, de suivre, quoique avec difficulté, la route initiatique et solitaire de notre vie. Sur cette sente étroite du paradoxe, il nous est parfois possible de faire se rencontrer le physique et le mental, alors que nous nous efforçons de grandir en conscience ou simplement de survivre, quand bien même cette relative solitude n'est sans doute pas des plus tranquilles.

Néanmoins, malgré la solitude inhérente à une vie vécue dans l'isolement, nous ne sommes pas, littéralement, seuls ; j'ai, en effet, beaucoup de compagnie – dans la maison, comme dans le champ. En hiver, je suis témoin de la lutte mythique et générationnelle entre le vieux serpent noir et le jeune écureuil, dans le plafond au-dessus de mon lit. Les noix et les glands roulent dans la nuit, des bruits de course et de poursuite se font entendre. Puis ce sont les ondulations et les glissades du vieux serpent qui se met en position de bataille afin de surprendre le jeune écureuil insouciant – le combat terminé, et jusqu'à la fin de l'hiver, plus aucun bruit de noix ni de petites pattes ne viendra gêner le sommeil.

Les souris elles aussi s'incrument chez moi pour se mettre à l'abri de l'hiver. Parfois, une taupe pointe son nez, profitant du trou creusé par les souris. Les araignées envahissent également les lieux et confectionnent d'invisibles hamacs dans chaque recoin et fissure de la cabane, comme si ces angles droits, paradigmes de la perfection géométrique, avaient été conçus selon une vision arachnéenne. L'espace entre les pieds du fauteuil à bascule et le mur le plus proche n'est pas épargné lui non plus ; en une nuit, elles sont capables de tisser de nouvelles toiles après que les précédentes ont été détruites par les balancements accompagnant ma lecture avant que j'aie me coucher.

Le matin, je suis réveillé par la lumière du soleil mais

aussi par le chant des oiseaux et des corbeaux perchés sur des branches pendant au-dessus de mon toit et qui se moquent de mon air endormi et de ma lenteur à sortir du sommeil. Encore un exemple qui montre bien que, dans mon isolement, je ne suis jamais seul, même si je vis dans la solitude. Quand les oiseaux chantent et que les dindes glougloutent, je vis dans la solitude. Quand les serpents ondulent et que les écureuils trottent, je vis dans la solitude. Quand le renard glapit et que la mouffette couine, je vis dans la solitude. Quand le raton laveur dort et que l'opossum monte à l'arbre, je vis dans la solitude. Quand la pluie claque sur le toit de tôle, comme un million de petits roulements de tambour, et que le vent du nord souffle dans la gouttière comme dans une flûte, je vis dans la solitude. Quand la rivière gronde en fonçant sur les rochers et que l'eau du ruisseau goutte à travers les branchettes et les feuilles, je vis dans la solitude. Quand la petite voiture bleue du facteur, invisible à mes yeux, peine à grimper la colline, ses pneus lisses imprimant de nouvelles ornières dans la terre meuble du chemin, puis que ma boîte aux lettres se referme dans un claquement dont l'écho se répercute dans les bois, je vis dans la solitude.

Seul, et néanmoins, comme Thoreau, pas plus solitaire qu'un pissenlit dans le pré ou qu'une feuille de haricot dans le sillon du potager, qu'un flocon de neige dans une congère ou que l'abeille dans la ruche ; en trois ans de vie dans cette petite maison je ne me suis jamais apitoyé sur moi-même, pas plus que je n'ai eu envie de partir d'ici et de retourner dans le monde des machines et des hommes. Ici, je connais des satisfactions qu'on a rarement, pour ne pas dire jamais, dans le monde extérieur : s'allonger dans l'herbe du jardin, côté sud, comme un vieux chien endormi, se gorger du soleil de l'après-midi et rêvasser ; se ruer nu dans les bois en direction des cabinets, le matin – en bondissant au-dessus

du givre pour que les pieds ne gèlent pas; rester assis un long moment (des heures entières parfois), au milieu d'une journée de travail, pour regarder une fourmilière ou un essaim d'abeilles sauvages; et, bien sûr, parler tout seul. Loin des restrictions sociales et coupé du temps, on se sent vraiment libre et comme expérimentant une sorte de pure anarchie. Un retour en enfance. Mais se fondant peu à peu et consciemment avec la nature.

Je réalise chaque jour un peu plus le cadeau qui m'a été fait de pouvoir vivre ainsi. Malgré toutes les invitations et les opportunités de voyage et de vie ailleurs – qui, je dois l'admettre, sont parfois source de délicieuses rêveries –, il ne pourrait y avoir meilleure existence pour moi que celle que je me suis aménagée dans les bois. Ici, j'ai ce qu'il y a de mieux au monde : la solitude et les saisons. Je le savoure, conscient que la chance de vivre ainsi ne se représentera sans doute pas. Tout vient à point à qui sait attendre, me suis-je toujours dit avec conviction. Dans ces années de relative jeunesse, j'ai choisi d'être là tout autant que ce lieu semble m'avoir choisi. D'une certaine manière, je possède aujourd'hui deux des choses que j'ai toujours espéré avoir : un chez-moi (sans tout le fardeau psychique et fiscal du propriétaire) et un travail qui a du sens. La troisième variable de mon équation idéale, plus difficile à obtenir, c'est un compagnon; il n'en est pas question pour l'heure, l'apprenti de la nature que je suis ayant encore beaucoup à apprendre. Une personne supplémentaire ici non seulement dépasserait la capacité de cette cabane, mais me détournerait, de surcroît, de l'objectif que j'ai réussi à atteindre ces dernières années, grâce à un rythme quotidien d'une grande simplicité et à la liberté que j'ai pu glaner en demeurant tout le temps au même endroit.

Chaque jour, alors que le soleil se lève, les mots sages de Zoro me reviennent à l'esprit, en écho à ceux d'Emerson

– tout ce dont on a besoin et désire savoir se trouve ici même, à portée de main, au sein de la nature. Toute forme d’association, toute compétence peut être apprise par l’observation et en participant à la danse de la diversité ainsi qu’aux cycles naturels du monde sauvage. De sorte que j’en suis venu à penser que l’enseignement traditionnel est inutile, excepté quelques bases mathématiques et l’apprentissage de la lecture et de l’écriture. (Certains jours même, il m’arrive de douter de la sagesse ultime de ce qu’on appelle la civilisation et du chemin qu’elle a tracé pour l’humanité depuis ses origines.) Dans l’ensemble, j’attache une grande valeur à cette façon de voir les choses, que je partage avec les montagnards, selon laquelle tout ce qu’on a besoin de savoir se trouve juste là, prêt à être assimilé, dans cette salle de classe naturelle, à condition de se montrer suffisamment curieux et patient, de regarder et d’écouter. Inutile de marcher, comme le moine chinois du VII<sup>e</sup> siècle Hsüan-tsang l’a fait, à travers l’Asie en quête de la vérité. Il est possible de la découvrir là, à nos pieds. Si on reste au même endroit, en toute quiétude et pendant assez longtemps, ce qui nous est inconnu vient à nous au moment où on est prêt à le recevoir. J’en suis convaincu et je l’ai expérimenté à plusieurs reprises ces dernières années, ici, dans les bois. Les banalités pleines de bon sens de Zoro me remémorent les vers du ghazal (poème/chant) d’Hafez, le poète persan du XIV<sup>e</sup> siècle, originaire de la ville de Chiraz en Iran :

*Je trempe mes lèvres dans une coupe de vin pur  
et le rossignol se met à chanter!*

*Rends-toi dans une librairie et procure-toi le livre des chants  
de cet oiseau,  
Puis rends-toi dans le désert. As-tu vraiment besoin d’aller à  
l’école pour lire ce livre?*

*Défais-toi de tes liens avec les gens qui prétendent enseigner,  
et apprends de l'Oiseau pur.  
Aux quatre coins du monde se propage le savoir de ceux qui  
demeurent tranquillement dans la solitude.*

Les grands poètes et les esprits contemplatifs ont réfléchi à la solitude depuis la nuit des temps. Moines et ascètes, solitaires et sages, se sont rendus dans différentes contrées sauvages du monde afin d'y trouver la tranquillité essentielle et indispensable permettant à leur esprit et à leur corps de se concentrer sur les rythmes naturels, l'harmonie universelle qui fait osciller silencieusement chaque chose de cette grande vie qui est la nôtre. Comme j'ai déjà pas mal expérimenté cette façon de vivre et le savoir qui en découle, je ne vois rien de constructif à rêver d'un autre lieu. Et, soyons franc, je ne me languis aucunement d'être ailleurs, ou avec d'autres, je suis tout à fait heureux d'être ici, en bordure du champ de Zoro, et de ne pas en bouger.

#### LE COURRIER ME NOURRIT

*Ce n'est pas seulement l'espoir,  
c'est le courrier qui toutes ces années  
m'a permis de survivre.  
Ma boîte aux lettres  
pareille à une énorme panse noire  
toujours affamée,  
toujours assoiffée.  
Elle gargouille et grogne  
avide de la meilleure nourriture qui soit.*

*Parfois, pendant la sécheresse,  
il n'y a plus assez d'encre  
dans le monde.  
Ma boîte aux lettres se ratatine.  
Mon corps faiblit.  
Et le temps s'assombrit.*

*Mais les mauvais moments,  
comme disent mes amis,  
sont pareils aux bons.  
Ils ne durent pas.*

*Alors je prends de gros livres.  
Fais de longues marches.  
Et nage toute la journée dans la rivière voisine...  
Jusqu'à ce que les grognements de mon ventre  
et de ma boîte aux lettres cessent.  
Le courrier est arrivé.  
Et un rire de pic-vert éclate,  
qui résonne sauvagement dans les bois!*

## AU RYTHME DU SOLEIL

*Le temps n'est autre que le ruisseau où je pêche.*

HENRY DAVID THOREAU, *Walden*

*Pour lui, le soleil était un signe, un symbole.  
Il s'agenouillait et priait pour ce qu'incarnait le soleil.  
Il chantait et dansait pour les créateurs et oscillateurs  
du soleil.*

CARL SANDBURG, «Cahokia», *Honey and Salt*

Ici, au bout de ce qui fut une route pour les convoyeurs de bestiaux – un sentier utilisé par les Catawbas, les Creeks et les Cherokees, transformé en boulevard pour chariots entre Knoxville, dans le Tennessee, et Charleston, en Caroline du Sud, et aujourd'hui connu sous le nom de route d'Old Howard Gap –, le temps s'est presque arrêté. Dans le sens où je ne vis pas à l'heure humaine. Mais plutôt selon les signes et les saisons. À la lumière et dans la chaleur du soleil. Au gré des phases de la lune. Zoro appelle ça le «rythme du soleil». Il s'agit pour lui d'une vie libérée des horloges. D'une existence dirigée uniquement par la nature. D'un calendrier déterminé et organisé d'après les cycles quotidien et saisonnier, qui, au fil des années passées dans la nature, s'enracine en soi, se crypte, et devient donc instinctif.

Libéré des horloges, je le suis aussi des réseaux. Pas d'électricité, ni de téléphone, ni d'alimentation en eau ou

en gaz – détaché de tout ce qui vient de l'extérieur, je n'ai aucune obligation financière. Tout comme chez les amish, aucune ligne électrique ne relie la route à ma maison. Aucune antenne de radio ni de télé ne vient rompre la ligne naturelle du paysage. Aucune facture ne se cache au milieu de mon courrier. Cette vie déconnectée, à certains moments, se rapproche de ce qu'on doit ressentir dans les airs après avoir sauté d'un avion. Ou lorsqu'on flotte en apesanteur dans l'espace. C'est une sorte de libération mentale et physique, impossible à décrire précisément avec des mots. Il faut avoir vécu cette expérience anti-ombilicale, je pense, pour pouvoir éprouver ce sentiment d'être déconnecté et à la dérive culturellement.

Dans *Walden*, Thoreau parle de manière éloquente, concrète même (et sarcastique), du besoin de se montrer plus conscient de chaque instant de la journée et de les apprécier davantage. « L'air matinal ! s'exclame-t-il. Si l'homme n'en boit pas à la source même du jour, pourquoi alors en mettre en bouteille et en vente dans le commerce pour le seul bienfait de ceux qui ont tourné le dos à l'heure matinale dans ce monde. » En écho à Thoreau, Whitman lui aussi fait l'éloge du soleil matinal dans un poème autobiographique intitulé « Le chant de moi-même », extrait de *Feuilles d'herbe* :

*dans les champs et  
sur le dos des collines,  
Sentiment de bien-être, piaillage de midi, je suis un chant  
qui sourd de la nuit à la rencontre du soleil.*

Sans montre ni calendrier dans ma cabane, je me lève et me couche avec le soleil. Mon corps s'y est accoutumé – ainsi, lorsque le soleil se couche, il réagit, se laisse gagner par la fatigue, et me voilà prêt à dormir. Le matin, lorsque

les premiers rayons de soleil percent à travers le voile de la nuit, je suis déjà parfaitement réveillé – comme si le soleil était une espèce de réveille-matin solaire. Les pages des chapitres dans un livre saisonnier changent, comme les couleurs des feuilles à l'automne, alors que le soleil poursuit sa course jour après jour, nuit après nuit, inexorablement et à l'identique, heureusement.

Idem pour les saisons. Inutile de tourner les pages d'un calendrier pour savoir que le printemps est là. Les oiseaux, les papillons, les arbres en bourgeons, les fleurs en bouton, l'herbe qui verdit, le réchauffement du vent... tous ces éléments et bien d'autres encore me préviennent du changement de saison. C'est la même chose en été, en automne et en hiver. Les signes sont clairs, l'esprit et le corps les notent et s'adaptent en conséquence. Le corps sent le changement, tandis que l'esprit pense à ce qui vient avec la saison – par exemple au jour exact où il faudra aller ramasser les morilles sous le pommier. Tant qu'il n'en coûtera rien de savoir, après des années d'observation, que le retour du colibri correspond en général à l'apparition de ce prince du monde fongique, l'esprit se focalisera sur le jour précis où la morille apparaît dans le verger. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître aux non-initiés, c'est bien la réalité. Je traverserai alors le champ de Zoro en direction de la pinède, me fauileraï parmi les pins jusqu'au chemin qui s'enfonce dans les bois, puis traverserai le verger et, sous les limbertwigs<sup>1</sup>, les champignons seront là ! Tout cela procède d'un automatisme. Les signaux sont lancés, les connections neurologiques se font, les circuits de pensées programmés surgissent sur l'écran de l'esprit, et je me tiens prêt pour le travail de la saison, jusqu'au jour où les

1. Variété ancienne de pommes, originaire des Appalaches. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

signes et les signaux changeront, environ trois pleines lunes plus tard.

Je préfère vraiment l'horloge de la nature aux autres méthodes et appareils d'indication du temps. Je n'ai possédé et porté une montre qu'une seule fois dans ma vie, c'était à mon adolescence, alors que l'on m'avait offert pour mes treize ans une montre-bracelet à bon marché, et cela n'a duré que quelques jours. Aussitôt à mon poignet, je regardais l'heure tout le temps, de manière névrotique. Toutes les deux, trois minutes, me semblait-il, je faisais pivoter mon bras ou je remontais ma manche et louchais sur ma montre. Je savais toujours l'heure qu'il était, à tel point que c'était comme si un spectre omniprésent et menaçant se tenait au-dessus de moi en permanence, où que j'aie. Je me souviens de m'être senti prisonnier de cet engin qui entourait mon poignet et de ce qu'il représentait. Cela est rapidement devenu tellement envahissant et inquiétant (au point de m'empêcher de dormir) que j'ai fini par enlever ma montre et la jeter (ce qui a déplu à celui qui me l'avait offerte). Je n'en ai jamais plus porté ni possédé depuis. Le sentiment d'être prisonnier du temps pendant ces quelques jours de mon adolescence est à mettre en parallèle avec l'expérience que j'ai eue dans les années qui ont suivi lorsque j'ai travaillé en usine ou en entreprise et qu'il fallait que je pointe au début et à la fin de ma journée. Ce type de relation au temps me donnait l'impression d'être à peine plus qu'un numéro – quoique doté d'un corps –, enchaîné à un puissant et sinistre système dont j'étais devenu l'esclave.

Ici, dans les bois qui longent la Green River, sans montre, ni horloge, ni calendrier, ce sentiment d'asservissement n'a pas lieu d'être. C'est une sensation à l'exact opposé que l'on ressent, une sensation de liberté, d'envol même. Je suis maître de mon temps et de mes mouvements. Je vis

complètement l'instant présent et non pas aiguillé par une montre. Le passé, le présent et le futur semblent, d'une certaine manière, faire partie du même espace-temps. Le présent paraît sans fin et inclure le passé, qu'il emmène avec lui, comme un compagnon de route ou l'ami de toute une vie.

Quand j'observe les dindons sauvages qui déambulent souvent dans le champ, je les vois chercher des graines, farfouiller dans le compost, picorer les grappes de raisin en bas de la treille, se contentant de chercher généralement, indifférents au temps qui passe. Je ne les vois pas se presser comme si un coup de sifflet allait retentir ou qu'une sonnerie allait leur rappeler qu'une autre tâche les attend. Ils vaquent à leurs occupations, ils SONT là tout simplement, dans le champ, et en ce sens ils ne font qu'un avec le champ, leur labeur et le jour présent. Je ne peux m'empêcher de rire quand j'imagine mes amis sauvages se pavanant dans le champ, montre au poignet, comme s'ils faisaient des courses au supermarché avant de devoir filer à l'école récupérer leurs enfants. D'ailleurs, je trouve que je ressemble davantage dorénavant à ces dindons qu'aux gens que je croise en ville, toujours en train de courir dans tous les sens, comme si une horde de loups leur collait aux basques. Sans jamais aucune grâce, jamais bien là où ils sont ou dans ce qu'ils font, ils ont l'air de se tenir toujours au bord du précipice, en léger déséquilibre, tandis que partout autour d'eux, et dans leur propre corps, leurs obligations envers le Grand Dieu du Temps leur sont constamment rappelées.

Dans le champ de Zoro, je pense aux anciennes civilisations – aux cultures païennes et animistes – qui, de manière presque universelle, ont élevé le soleil au rang de divinité majeure. Après avoir vécu plus de trois ans au rythme du soleil, je comprends facilement la fascination et la dévotion des anciens pour cet orbe rond et chaud qui, chaque jour, se lève à l'est et se couche à l'ouest. Il fournit lumière et chaleur

– l’essentiel pour la vie sur terre. Quoi de plus naturel alors que d’adresser des prières et de rendre hommage à ce qui nous procure la vie ? Râ, le grand dieu égyptien, régnait sur cette culture comme un véritable astre, de quoi faire honte au dieu chrétien, anthropomorphe et illusoire, du temps, de la culpabilité et du péché. Des temples, des pyramides et des statues massives ont été construits, des cérémonies ont été chorégraphiées, avant l’ère chrétienne, en l’honneur des différents dieux du Soleil – tout cela, vraiment, pour simplement rappeler que la nature, et particulièrement le soleil, mérite d’être adulée et célébrée par l’homme.

Pour ma part, rendre hommage au soleil fait aussi partie de mon travail. Mes prières ainsi que le cycle de mes plantations sont dictés par le soleil, avec la lune dans le rôle d’un surveillant et d’une veilleuse pendant mon sommeil. Je suis les mois à la trace en observant la croissance et le décours de la lune. Quant aux saisons, je les suis en notant la quantité de chaleur générée lors de l’orbite terrestre autour du Soleil. Le temps voué à la vénération et au culte du soleil et à la lune doit, ou devrait, équivaloir à celui passé dans les champs, les bois ou les ruisseaux à œuvrer pour notre survie. Plus je suis devenu païen (du latin *paganus*, qui signifie « paysan » – que le français a transformé plus tard en *pays*), plus le temps de la célébration et du rituel se mêle au travail que j’effectue avec la houe, la hache ou la bêche. Rien n’est jamais acquis, et je me surprends toujours en train de méditer et de prier – je remercie le soleil, la lune, pour le rôle qu’ils jouent dans cette vie que je mène en pleine nature.

Dans son poème gnomique, gnostique et quelque peu panthéistique, intitulé « Waving Adieu, Adieu, Adieu », Wallace Stevens écrit :

*Tout est lié au climat ici ; d’où me viendrait  
ma volonté sans le soleil ?*

Le temps solaire. Le temps consacré au soleil. Le temps du soleil. Le temps et le soleil. Suivre le rythme solaire. Le temps passé au soleil. L'orbite temporelle du soleil. Tout ce qui m'occupe est axé sur le soleil. Il est le centre de ma vie.

Dans ce monde, loin des coups de sifflet, des tintements de sonnette, du tic-tac des pendules, ma conscience du temps est ironiquement plus développée que chez ceux qui vivent à son rythme et y sont asservis. D'ailleurs, j'ai remarqué que lorsque de rares personnes du monde extérieur, soumises au temps, me rendent visite et me demandent l'heure, je suis capable, en général, de leur répondre avec exactitude, à une ou deux minutes près – en observant tout simplement la position du soleil dans le ciel, la taille de l'ombre dessinée par les arbres ou les bâtiments sur le sol, ou la température et la pression barométrique. Mes invités voient ça comme de la magie, pourtant c'est tout sauf ça. Mon système sensoriel (mon corps) a été si finement et intuitivement réglé que ma réponse est automatique, c'est celle d'un aborigène – ce que je pourrais comparer avec l'oreille absolue que possèdent certains musiciens prodigieux que j'ai rencontrés et qui, à l'écoute de la moindre note, trouvent la clé correspondante.

Être à sa place (ne faire qu'un avec le lieu) signifie vivre l'instant présent, être dans l'instant. En vivant dans la nature, dans une contrée sauvage, je suis vraiment à ma place. Là n'existe QUE l'instant présent. Un instant long et lent, certes. Mais qui ne s'enfuit jamais, et dont je ne me défais jamais. En ce sens, je sais où, qui et QUAND je suis. Aucune confusion possible. Aucune incertitude possible. Aucune hésitation possible. Aucune précipitation possible. Voilà ce qui EST. C'est CELA. Je suis ICI. Et le temps est le PRÉSENT. Que demander de plus ?

## LE TEMPS

*Ralenti!*

*Où te précipites-tu si vite?*

*Dépenser tes derniers sous au supermarché?*

*Le son du crayon sur le papier*

*trouble-t-il tes oreilles?*

*À quatre-vingts kilomètres à l'heure*

*le papillon sur la rose au bord du chemin*

*est aussi invisible*

*que la réponse attendue aux prières.*

*Alors que tu fonces à travers tes meilleures années*

*Le nez sur la route.*

*Plus rapide que la vie même.*

## LE TRAVAIL FRÉNÉTIQUE

*Travailler fait du bien – j’aime travailler, le travail et le jeu ne font qu’un. On se remettra tous un jour à biner la terre, ou à ramasser des pommes de terre sauvages, ou à raboter une poutre avec une herminette, ou à dégauchir un poteau, ou à gratter une ruche – on n’y échappera jamais. On effectuera toujours ce travail-là. Il ne disparaîtra jamais.*

GARY SNYDER, *The Real Work*

Lorsque Gary Snyder termine ses lettres par : « Amitiés, dans la frénésie du travail », je sais bien ce qu’il veut dire par ces mots. Il évoque à la fois la création d’une association pour le développement du bassin de drainage, la préparation de notes pour les membres de la commission du comté, la participation à des séances d’entraînement aux incendies de forêt avec l’équipe des pompiers bénévoles, l’écriture d’un nouveau poème pour son recueil intitulé *Montagnes et rivières sans fin...* mais aussi l’entretien du potager, la construction d’un coupe-feu, la coupe du bois de chauffage, la couture de perles sur un éventail venant d’un « peyote meeting », l’installation d’une pompe à eau sur son vieux camion plateau. Le travail manuel et intellectuel d’une vie en autarcie. L’esprit dans une union intense avec l’avant-bras.

Tout le temps où j’ai vécu sur les hauteurs de San Juan Ridge, je les ai observés attentivement, ses voisins et lui

– leur façon de travailler en solitaire ou en communauté. Ce n’était pas chose facile de se bâtir une vie dans la rudesse du climat et de la terre des contreforts de la Sierra, en bordure de la Yuba River. Et le mot « travail » a pris un nouveau sens pour moi alors que j’essayais la sueur de mon front en travaillant aux côtés des amis de Gary et de mes nouveaux voisins.

Mais il faut distinguer le travail et le « travail frénétique ». Même s’ils ne diffèrent que légèrement (d’ailleurs, doit-on vraiment les différencier?), le travail frénétique, pour moi, a plus à voir avec le temps passé à penser et à agir dans des contrées reculées. Dans la nature. Dans les étendues sauvages. L’importance que revêtent pour moi la nature et le monde sauvage provient de mon éducation et des souvenirs que je garde de mes années dans la Sierra.

Ces souvenirs viennent se juxtaposer à des jours comme aujourd’hui, lorsque le vent d’ouest souffle et que j’entends le vrombissement incessant des camions sur la route I-26 – qui, malgré la distance qui m’en sépare, semblent passer devant ma porte quand je laisse mes fenêtres ouvertes. Cette irruption particulièrement désagréable me met sur la défensive, et j’aspire alors à une vie encore plus simple et plus tranquille – à me mettre encore plus en retrait de l’agressivité et du bruit du monde, à m’enfoncer encore plus profond dans les bois inexploités et inhabités qui appartiennent, ironie du sort, à l’entreprise d’électricité Duke Power et bordent la Green River.

Mon apprentissage de la nature s’est fait pendant mon enfance à Snowbird Creek dans le comté de Graham, en Caroline du Nord. Snowbird Creek, les bois, la richesse de la faune et de la flore, le contact libre et direct que les jeunes garçons cherokees et moi-même entretenions avec la nature, tout cela je le trouvais dans le jardin à l’arrière de la maison – juste à la porte de la petite maison où j’ai

grandi, indifférent aux moyens d'existence et aux valeurs de mes parents, comme un enfant de la nature.

Mes propres valeurs, fondamentales et invariables, concernant la société et l'environnement se sont construites durant ces années-là, tout comme certaines amitiés, qui perdurent encore aujourd'hui. Et c'est alors, je crois, que la nature sauvage s'est immiscée jusque dans mes veines – jusqu'à s'enraciner dans mon code génétique. À cette époque-là je courais pieds nus, sans entraves ni contraintes, dans un éden de photosynthèse éclatant, sans frontières apparentes, couvert de bois, traversé d'eau, limoneux, moussu, resplendissant de fougères. Entourés de tous côtés par l'air pur, l'eau potable, le silence végétal et la grande solitude des bois, nous faisions, mes amis et moi, des criques et des forêts des terrains de jeu, où nous étions aussi libres et à notre aise que des animaux.

Alors que de nombreuses familles de notre petite communauté montagnarde gagnaient leur vie en travaillant dans l'industrie du bois – l'employeur principal de la région –, je vivais une vie d'enchantement, inconscient des lourds problèmes liés à l'exploitation forestière et à de dangereux spectres, telle la coupe à blanc, dont tout le monde parle aujourd'hui dans l'ouest de la Caroline du Nord. La nature qui entourait ma maison, de l'autre côté de la route de Snowbird Creek, est à l'origine de mon sens de la liberté. C'est à l'ombre de la forêt luxuriante que j'ai éprouvé pour la première fois ce sentiment paradoxal d'être anonyme au milieu des arbres et, dans le même temps, terriblement visible, vulnérable et connu en tant que membre de la communauté des animaux et des espèces sauvages qui vivaient là en pleine liberté. À partir de ce moment-là, je me suis mis à vivre, en toute conscience, une double vie : d'un côté celle que je vivais avec ma famille, à l'école, à l'église – en somme, celle que je vivais dans et autour de

la communauté humaine –, et de l'autre la vie que je vivais par moi-même lorsque j'étais seul dans les bois.

Quand je repense à cette époque, je me dis que c'est mon expérience primale de jeune garçon qui m'a conduit à venir dans ces bois et à vivre le long de la Green River, dans le comté de Polk. Comment aurais-je atterri ici autrement? Pourquoi, sinon, aurais-je quitté le nord de la Californie et laissé derrière moi ma seconde famille, mes camarades? La réponse à ces questions ne peut être que celle-ci : il s'agit d'un appel mystérieux, bien que symbiotique, venu, de manière psychogénétique, des souvenirs de ma jeunesse sauvageonne, qui s'est déroulée non loin d'ici. Comment expliquer mon comportement bizarre autrement? Et mon abandon d'une communauté chaleureuse, basée sur la nature, pour une vie d'ermite dans les bois de la Caroline du Nord, baptiste et conservatrice?

Lorsque Gary Snyder m'a dit de « rentrer chez moi », je me suis d'abord senti insulté, repoussé avec mépris. J'ai cru qu'il jugeait que je n'étais pas à ma place dans la communauté de San Juan. Que je n'étais pas le bienvenu. Que je ne m'y intérais pas bien. Un étranger – un sentiment que j'ai ressenti presque toute ma vie après avoir été déraciné de ma terre natale, du comté de Graham. En réaction, j'ai enterré sa remarque dans mon subconscient et je l'ai oubliée, ou du moins je me suis appliqué à le faire autant que je le pouvais, ce qui n'était pas facile puisqu'elle venait de quelqu'un que je considérais comme un mentor et un professeur. Et pourtant me voici de retour dans les montagnes de Caroline du Nord. Chez moi. Où je suis assis à présent, me remémorant le temps, de l'autre côté d'un pont temporel long de mois et d'années, où je vivais sur l'emplacement d'un ancien village cérémoniel maidu, riche en vieux chênes (dont les natifs cueillaient les glands pour faire du *ooti* – une espèce